

Après la journée, elle offrait des bouquets aux dames à la porte des théâtres, et quelquefois on les prenait, en échange d'une pièce de monnaie. Un soir près de l'Opéra, elle présenta ses fleurs à une dame richement parée, qui descendait de voiture, donnant la main à un élégant cavalier. Un double cri de surprise se fit entendre :—Laure !—Marie !—La bouquetière devina aussitôt ce qu'était devenue sa sœur ; mais elle n'eut pas le temps d'adresser une seule question à Laure qui lui dit en souriant : « A demain matin, rue de Provence, 18. Demande Mme de Montalant. » Marie, stupefaite, laissa tomber tous ses bouquets dans le ruisseau, et regagna son gîte obscur, la moitié dans l'âme. Nous ne dirons pas ce qui se passa le lendemain ; le mépris dont la fille pauvre accabla la femme entretenue dont le cœur était déjà presque gâté, et qui, après quelques instans d'émotion, finit par s'irriter des sanglans reproches de Marie, et lui tourna le dos.—Laure, lui dit Marie en la quittant, tu m'as donné hier ton adresse tu auras peut-être besoin de savoir la mienne ; la voilà, ajouta-t-elle en traçant une ligne sur un chiffon de papier rose ; mais je ne reverrai que Laure et non Mme de Montalant.—Et elle sortit, brisée par les plus cruelles émotions. Ce n'était pas la dernière épreuve que devait subir la jeune fille. Quand le malheur s'attache à nous, il nous suit quelquefois avec un implacable acharnement, et presque toujours il nous laisse sans vie ou sans cœur. Marie était de ces femmes que le malheur ne corrompt pas, et qu'il tue seulement. Orphaline à dix ans elle avait connu, à l'âge où l'existence s'épanouit comme une fleur, toutes les déceptions de l'indigence, et elle avait vu s'effeuiller autour d'elle toutes ses illusions. Une sœur chérie lui restait, un lâche la lui avait enlevée. Sa liberté, cet infâme la lui avait ravie ; un homme bon et juste l'aimait, et cet amour sourit au cœur de la jeune fille. ... cet homme, il avait disparu ; peut-être l'avait-il oubliée. hélas ! Elle était maintenant seule au monde, sans parens, sans amis, pauvre et malade, dans une ville où règne en souveraine cette maxime d'un célèbre égoïste : « Chacun pour soi, chacun chez soi. »

Peu à peu elle sentit lui échapper ce reste de courage qu'elle avait porté fidèlement, au milieu de ses afflictions les plus poignantes, comme ces drapeaux déchirés qui dominent les plus sanglantes mêlées. Une pensée sinistre s'empara d'elle et ne la quitta plus, et un jour elle sortit, décidée au suicide. Machinalement elle se dirigea vers la rue de Provence, comme pour dire adieu à celle qui avait été sa sœur. Le concierge parut étonné quand elle demanda Mme de Montalant : « Vous connaissez cette femme-là, vous. Eh bien, je ne vous en fais pas mon compliment. Vous ne l'avez donc pas vue depuis qu'elle a eu la petite vérole ? Ah ! dame ! elle a été drôlement défigurée, allez ! Autant elle était jolie avant sa maladie, — et tenez, elle vous ressemblait, avec plus de fraîcheur, — autant elle est laide à présent. Ces messieurs qui payaient, l'ont laissée là quand ils lui ont vu les joues labourées ; et le propriétaire, qui n'avait pas reçu le terme, a vendu ses meubles et l'a mise à la porte. Voilà. »

— Et qu'est-elle devenue ?

— Je n'en sais ma foi rien : il y a de ça déjà trois mois passés. »

Marie continua son chemin ; un rire amer contracta ses lèvres ; elle semblait dire : « Je l'avais prévu. » Elle allait, elle allait, le sang bruissait dans ses artères. En passant devant la boutique d'un mouleur en plâtre, elle jeta un regard hébété sur les masques divers, qui ornent la devanture du magasin : tout à coup elle s'arrêta, et, tendant les bras : « C'est lui ! c'est lui !... Julien ! c'est Julien !... Monsieur ! monsieur ! cria-t-elle au marchand, en se précipitant vers